

UN AVENTURIER DANS LE MONDE BUREAUCRATIQUE

"La vie et la mort en U.R.S.S."
de El Campesino

Les témoignages valent ce que vaut le témoin. Cela est vrai singulièrement des récits qui nous viennent d'U.R.S.S. On ne part pas en U.R.S.S. pour amasser des statistiques. On n'en sort pas par hasard. Les voyageurs nous reviennent très suffisamment engagés par leur voyage; il nous reste à les confronter entre eux. C'est qu'il ne s'agit pas de leur demander: «Y a-t-il vraiment des camps en U.R.S.S. et la vie y est-elle aussi terrible qu'on le dit?», question qui torture quelques belles âmes, mais que l'abondance et la concordance des documents commencent à trancher. Il s'agit aussi de ne pas séparer les camps du reste du pays et de les interpréter sans cesse l'un par les autres. A chacun de ces témoins parfois en mal de croisière, qu'ils soient sionistes, martyrs chrétiens, révolutionnaires ou bien bureaucrates mécontents, nous pourrions poser cette question préjudicielle: «Pour quelle raison vous êtes-vous dressés contre le pouvoir bureaucratique? Refusez-vous toutes les formes de ce pouvoir, ou avez-vous simplement choisi la liberté?»

A ces questions El Campésino qui s'est évadé en 1949 pourrait donner des réponses bien originales. Il a choisi de le faire dans un livre de deux cents vingt pages à peine, et en a confié la rédaction à Julian Gorkin (1). Ce livre soigneusement découpé en tranches a paru dans quarante-six numéros du «monde libre». En même temps El Campésino intervenait au procès Roussset, et commençait une campagne politique. Malheureusement il venait trop tard. Moins «intéressant», mais plus intellectuel, Kravchenko était dans la place. El Campésino ne passionnait pas les agences de presse. On le lui fit bien sentir.

(1) Ces sortes de transcriptions ne sont pas inconnues de Gorkin. Il nous a déjà écrit en compagnie d'un haut policier, les circonstances de la mort de Léon Trotsky, y joignant son interprétation personnelle. Ici aussi on doit souvent dégager le récit d'El Campésino de l'idéologie dont Gorkin l'a saupoudré.

Mais qui est El Campésino? «Le paysan» est le surnom de ce sanglant exécuter des basses œuvres staliniennes qui fut, pendant la révolution espagnole, à la fois un héroïque commandant de l'armée républicaine et un bourreau pour les révolutionnaires opposants du stalinisme. Son cinquième régiment fut un des éléments de choc de la bureaucratie en Espagne. Ainsi que veut bien nous le dire Gorkin: «Durant toute la guerre civile, il porta littéralement la mort dans ses mains. A de telles époques, on dirait que ce sont les mains elles-mêmes qui, sans l'intervention de la conscience, prennent l'habitude de tuer.» (page 13) Condamnerons-nous les mains du Campésino pour absoudre sa conscience un moment égarée? Nous pourrions alors comprendre son évolution. El Campésino a été criminel en Espagne pour servir au mieux «le pays du socialisme». Il pensait, peut-être naïvement, qu'un parti terroriste et totalitaire en Espagne devenait en U.R.S.S. fraternel et démocratique. Mais à celui qui crut «servir la meilleure et la plus noble des causes» (page 20) la vérité s'est peu à peu dévoilée amenant le doute puis le refus face au stalinisme. Au reste El Campésino n'aurait jamais été stalinien: produit typique d'un mouvement ouvrier violent et généreux, il était voué par tempérament comme par doctrine à l'anarchisme. Du coup, son opposition à Staline devient symbolique.

Telle est la thèse, assez simple, de Gorkin. Ces images d'Épinal ne tentent guère. Dissipons-les rapidement pour nous mettre en face du fait réel: un bureaucrate inassimilable pour la bureaucratie. Un examen rapide du livre d'El Campésino montre en effet qu'en Espagne déjà conscient du caractère réel du stalinisme il se comportait néanmoins comme un bureaucrate. Et fallait-il arriver en U.R.S.S. pour juger les mythes staliniens à leur valeur? El Campésino lui-même dit, parlant de la collectivisation de 1926: «Tout le monde sait aujourd'hui de quelle façon brutale furent créées ces collectivités forcées, les millions de vies humaines qu'elles ont coûté sous prétexte de liquider les soi-disant koulaks.» (p. 156) Ignorait-il en 1936 ce que tout le monde sait aujourd'hui et que l'on savait tout aussi bien alors? Tous les arguments, tous les faits que El Campésino oppose aux stalinismes dans son livre sont bien connus depuis longtemps. La misère des masses, l'opulence des dirigeants, le système policier sont des traits permanents du stalinisme dans tous les pays, et aussi bien en Espagne (2). Mais ces faits à ce moment ne l'empêchaient pas de rester fidèle au stalinisme. Aujourd'hui, ils lui apparaissent démonstratifs de la nature «bestiale» du régime. Pourquoi ces arguments ont-ils soudain pris de la force? El Campésino aurait-il fait une découverte assez profonde pendant ses dix années soviétiques pour le sensibiliser à des faits qui ne le touchaient pas en Espagne? La première partie de «Vie et mort en U.R.S.S.» répond avec évidence à cette question. L'expérience capitale que El Campésino fit en U.R.S.S. c'est qu'il lui était impossible d'y vivre. Certes il nous donne les motifs politiques de son retournement, mais le bric à brac de ces raisons forme rien moins qu'une ligne politique. A coup sûr, là n'est pas l'essentiel. Derrière ces raisons on trouvera le fait fondamental: dès son arrivée en U.R.S.S. El Campésino étouffe. Ce n'est pas la puissance du parti sur les masses qu'il découvre en Russie: il la connaissait bien pour l'avoir exercée ailleurs. Mais il découvre la puissance extrême du parti sur ses membres et ses cadres. Lui, général de l'armée républicaine, devient un numéro

(2) Lors de ses premiers interrogatoires en U.R.S.S. il dit: «Je me livrais à de violentes attaques contre la direction de mon parti que je rendais responsable de la perte de la guerre contre Franco et de tous les crimes monstrueux commis en Espagne.» (p. 38).

de l'appareil bureaucratique. Une déviation de pensée, une démarche inopportune, une incartade pourraient être sanctionnées. Tout compte, et tout est organisé. Le monde bureaucratique est plein, serré comme une pierre, il ne comporte pas de jeu. Le drame politique continue, mais s'exerce maintenant derrière les acteurs. El Campésino est soumis à un emploi du temps rigide. Son nom devient « Komisaró Piotr Antonovitch » ; à coup sûr, la neurasthénie le guette au milieu de ce monde où l'on s'ennuie. Pour le décrire il trouve des termes dignes de Kafka : « En U.R.S.S., la N.K.V.D. intervient dans la vie de tous les individus sans exception, se place même au-dessus du pouvoir politique et constitue en fait le véritable Etat. Staline lui-même, le dictateur divinisé, échappe-t-il à cette surveillance ? Et Béria y échappe-t-il, lui qui... est chargé de tout surveiller ? » (p. 133). Ainsi El Campésino s'initie-t-il à la métaphysique. Il avait connu le terrorisme d'une bureaucratie qui vit dans les hasards de la guerre, au milieu d'un peuple en mouvement. Ici, il n'y a plus au-dessus des masses un monde fraternel de chevaliers, à tout le moins d'ennemis personnels, de haines singulières. Au-dessus des masses, la terreur continue. Terrorisme statique qui n'a plus besoin de héros, il s'entretient suffisamment lui-même pour que chacun ait sa place et ne la quitte plus. El Campésino refuse un système qu'il n'a au reste pas compris. Après quelques épisodes où son opposition se révèle par des incartades, des boutades, et non par une politique, il est exclu de l'Académie militaire, condamné à travailler au Métro de Moscou. La guerre l'en sort, et, au milieu de l'inimaginable désordre de 1941, il découvre en même temps qu'un monde nouveau ouvert aux aventures les termes mêmes de son choix : « Dans une telle société ne pouvait vivre — et de quelle triste vie — que le bureaucrate et le bandit. Moi, qui pouvais être un bureaucrate de rang élevé, j'ai préféré être un bandit en U.R.S.S., vivre dans la compagnie des bandits, des prostituées et des fonctionnaires prévaricateurs. Dois-je m'en repentir quand ça a été le prix que j'ai dû payer pour ma vie, ma liberté et même, — curieux paradoxe — ma dignité. » (page 52). En effet le chaos de 1941 dessert enfin le régime. Les fonctionnaires quittent Moscou dans la débâcle. Le monde souterrain de l'U.R.S.S. (celui de la désertion, de la prostitution et du vol) apparaît à la surface et s'accroît immensément parmi les souffrances de la faim et du froid. Des bandes armées se forment et jusqu'en 1943 certaines régions seront en proie à une décomposition que le régime ne peut arrêter : « Les bandes les plus dangereuses (sont) celles que dirige la N.K.V.D. » Durant ces trois ans que fait El Campésino ? Il nous renseigne assez peu, se bornant à une chronologie sommaire et passablement embrouillée. Il parle sobrement de vols et nous dit qu'il est devenu « assez connu dans certains milieux sous le nom de l'Espagnol, nom qu'on prononçait d'ailleurs avec respect ». En 1944 El Campésino rentre à Moscou. Mais l'aventure est terminée. L'ordre règne à nouveau et la bureaucratie semble plus forte que jamais. Certes on peut toujours y vivre en marge du marché noir ou de la prostitution, mais de cette vie précaire aussi l'aventure est expulsée. Décidément le chaos s'achève. C'est à ce moment que El Campésino pense enfin sérieusement à s'enfuir. Ici, on pourrait à bon droit s'étonner : c'est seulement en 1944, au moment où l'évasion devient une entreprise surhumaine que El Campésino se décide à la tenter. Depuis trois ans il pouvait circuler sans grand danger à travers la Russie et ne s'en faisait faute. Il nous dit même avoir étudié de juin à octobre 1943 toute la ligne frontière entre le Turkestan et l'Iran. Que ne s'enfuyait-il alors ? El Campésino répond par deux raisons, toutes deux absolument inacceptables et au surplus contradictoires. La première est qu'il caervait des illusions sur le régime, illusions bien tenaces. Nous serions donc naïfs quant à nous de croire sur la foi d'un livre ou même de ces livres ce que quatre années d'expé-

rience réelle n'avaient encore pu apprendre à leur auteur. D'ailleurs, de quelles illusions s'agit-il ? El Campésino ne nous le dit pas. Deuxième raison : il jugeait possible l'organisation de véritables partis communistes « en marge et même contre le communisme officiel » (p. 54). Passons sur le manque radical d'illusions que suppose cette lutte politique. Mais El Campésino a-t-il commencé l'étude d'une plate-forme politique ? A-t-il engagé sa vie dans ce sens ? El Campésino qui n'oublie pas de conter ses nombreux succès féminins a négligé de nous informer sur ce point.

Ces deux raisons masquent en réalité la cause réelle de son attitude. De 1941 à 1944 le desserrement du contrôle bureaucratique permettait à nouveau une vie libre à l'ancien guérillero espagnol. Au milieu du désordre et de la licence il pouvait attendre les événements sans avoir encore à choisir. (D'ailleurs dans quelle autre partie du monde en guerre aurait-il été vraiment plus libre que dans les bas-fonds russes ?)

Au moment où le désordre permettait l'évasion, il rendait la vie tenable pour un aventurier au sein de l'univers fêlé de la bureaucratie. Certes le nom d'aventurier est consacré. A qui mieux l'appliquer qu'à ce bandit d'honneur qui sauve en même temps que sa peau, quelques principes rudimentaires dans un monde désorganisé ? Nous connaissons déjà ce stalinien en rupture d'appareil dont la vie désormais solitaire devient une œuvre d'art. Le fascisme, monde tout aussi ennuyeux et bureaucratique malgré les apparences en livra également quelques produits typiques qu'il n'avait pu assimiler.

Ces hommes sont inmanquablement rejetés par un appareil qu'ils ont le plus souvent contribué à créer. Une fois fixé il n'a plus besoin d'eux. Mais ils méprisent le travail de taupe auquel se réduit alors la vie d'un révolutionnaire. Il ne leur reste plus, « tels les dieux dans le monde d'Epicure » qu'à vivre dans les pores de l'univers stalinien. Cette vie d'aventure, El Campésino la continue dans les camps de concentration où le conduit d'échec de son évasion. Homme fort et inhumain quand il le faut, il survit. Nous le voyons avec un peu de stupeur devenir stakanoviste dans les camps du Nord. N'a-t-il pas compris le rôle social du stakhanovisme ou défend-il simplement sa peau ? Mais il devient aussi contremaître, ailleurs chef de brigade. Il semble trouver ces « fonctions » plus normales que celle, qui lui sauva la vie sans nuire à personne, qui consista à déshabiller chaque nuit les morts pour les porter à la fosse commune. Aussi pouvons-nous réfléchir longuement à propos de cette phrase : « En U.R.S.S. seuls se sauvent les forts, et j'ai été fort. » (p. 212).

Il se sauva, effectivement, en 1949 après quelques épisodes assez affreux.

Si tel est l'homme, on comprendra qu'il est inutile de chercher dans son livre une analyse politique du régime. El Campésino ne tente même pas l'étude du fonctionnement de son économie. La plupart du temps il se borne à préciser par des chiffres incontrôlables des faits déjà connus par d'autres récits, tout heureux quand il peut parler d'un fait « dont personne n'a jamais encore rien dit ». Ses notes sur la division des forces de police, sur la répartition des revenus entre bureaucratie et ouvriers au sein d'une usine ou d'un kolkose, sur le rôle des camps de concentration peuvent être utiles à qui les critique soigneusement. Mais les problèmes de la planification ne sont jamais soupçonnés. Or, plus que de réquisitoires, c'est d'études sérieuses dont nous avons besoin.

Sur le plan politique, El Campésino témoigne de la même indifférence au fonctionnement de l'Etat. Il semble ignorer la conception trotskyste qui veut voir en U.R.S.S. un Etat ouvrier dégénéré. On trouve sur le communisme des aphorismes de cette eau qui n'étonnent pas venant d'un ancien

militant stalinien : « La vérité, le droit, la justice, la liberté étaient pour le bolchevisme de simples préjugés bourgeois. » (p. 162) C'est donc en toute ignorance du communisme que El Campésino se demande « qui gouverne en U.R.S.S. ? » Il répond au gré des chapitres, tantôt c'est la classe militaire comparée à celle du Japon (p. 31), tantôt c'est la police, tantôt c'est Staline lui-même : « L'ogre divinisé dans son repaire fortifié ne peut vivre sans sacrifices humains et sans l'encens de ceux qui vont mourir. »

Finalement El Campésino n'est sensible qu'à deux aspects du régime : le premier qui n'est que trop visible, c'est l'exploitation systématique des ouvriers ; le deuxième c'est que le régime fonctionne. A travers les épurations des bureaucrates, la bureaucratie se maintient et se renforce. Certes le système est faible, la débâcle de 1941 l'a montré. Mais il semble n'avoir à craindre que les ennemis extérieurs. Aucune crise interne ne le mine face à la classe ouvrière, aucune opposition ouverte ne se voit, rien qu'une hémorragie ininterrompue de forces. C'est sans doute la certitude que le régime ne sera pas renversé de l'intérieur qui explique que El Campésino se rallie en définitive au camp de la liberté. Sans le dire ouvertement dans son livre, il procède plutôt par allusions et comparaisons. Ainsi il écrit page 153 : « Dans tous les pays du monde, à l'exception de l'U.R.S.S. et des démocraties dites populaires les syndicats ont pour mission de défendre les intérêts et les libertés des travailleurs, mais dans les pays soumis à la dictature stalinienne ils collaborent à leur asservissement total. » L'absolution plénière donnée aux syndicats occidentaux condamnera plus sûrement les syndicats soviétiques.

Cette « simplification » rend plus claires les tâches de demain. Encore faudrait-il pour participer à la guerre sainte contre l'U.R.S.S. vérifier si on ne combat pas en fin de compte pour ce système que l'on prétend exterminer. Cette vérification faite sérieusement ne peut que rendre sensibles les jeux de miroir entre le stalinisme et le monde occidental où chaque régime renvoie à l'autre son visage de demain.

Mais El Campésino comme beaucoup est prêt à un certain nombre de mystifications. De ces aventures espagnoles et russes son livre n'est pas un résultat mais un résidu. Aussi ce n'est pas une explication de l'U.R.S.S. qu'on y cherchera. Y trouverait-on une description de la vie concrète en U.R.S.S. faite par cet homme qui se décrit déjà assez bien lui-même, quoi que sans le vouloir ? Pas un livre sur dix ne juge cette description nécessaire, pas plus qu'une estimation des possibilités révolutionnaires des masses. Presque tous concluent par ces mots définitifs : « La terreur règne. » El Campésino est un ancien agitateur ; il a voyagé à travers toute la Russie, des bas-fonds aux camps de concentration ; il a connu toutes les formes d'exploitation, le travail au rendement et le stakhanovisme. Il pouvait donc nous donner un tableau de la vie des masses, et le fait dans un chapitre intitulé : « Le relâchement des mœurs en U.R.S.S. » Il n'y a pas de raison de rejeter son témoignage là-dessus. Certes on ne voit que ce qu'on veut voir ; il n'est cependant pas le seul à parler de l'extension et des formes multiples du marché noir, de la promiscuité due à l'absence de logement, de la police corrompue et corruptrice, enfin de l'épuration incessante des saboteurs. Les liens de la famille et de l'amitié sont dissous, les cadres de la vie individuelle ont disparu. L'existence est inévitablement dégradée. « Quelqu'un échappe-t-il, se demande El Campésino, à la corruption générale ? » Aucune réaction n'est plus possible, seul règne « l'égoïsme le plus effréné ». « Chacun essaie de vivre pour soi », de jouir tant qu'il peut, de se sauver par quelque moyen que ce soit (p. 172). L'existence des masses en Russie se définit par ces mots : « panique permanente ». C'est à cette attitude générale des masses que El Campésino

ramène les vols dans les usines, le sabotage de la production, les retards au travail qui ont engendré le décret répressif du 4 juillet 1947 ; là aussi il voit une manifestation d'égoïsme ou une dissolution des formes de la vie.

Où se cache donc la vertu ? El Campésino nous la montre dans les camps de concentration où il a retrouvé quelques membres de la vieille garde bolchevique, reste d'un autre âge. Ils attendent la fin du régime mais sont trop habitués aux camps pour tenter l'évasion. Vertueuses aussi peut-être ces femmes qui aident El Campésino par amour, et se sacrifient pour lui. Mais le régime ne peut être renversé par des femmes et quelques vieillards. Ce régime, « le plus faible qui soit », est fait pour durer. Les masses n'existent plus. La fuite de El Campésino a donc un sens : le stalinisme ne sera abattu que de l'extérieur. Si cette description est vraie ce livre qui doit dénoncer la pourriture d'un Etat révèle finalement sa stabilité. Au début de son livre, El Campésino écrit : « Si l'on cessait d'y croire, le régime s'effondrerait », mais son livre montre ensuite le contraire. Les ouvriers ne croient plus au régime, qui pourtant se renforce.

Il est permis de comprendre autrement les mêmes faits. La bureaucratie détruit la classe ouvrière en lui volant ses formes d'organisation et en dissolvant les cadres les plus stables de sa vie. Mais elle crée en même temps qu'elle détruit. C'est la classe ouvrière universelle qui peut se trouver au bout de son travail. La destruction de la famille, les déplacements de population, la panique permanente qu'a vue El Campésino opposent à la bureaucratie une classe universelle comme elle quoique en un sens très différent. Peut-être la dissolution l'emportera-t-elle. L'important aujourd'hui est qu'une autre perspective soit possible.

PASCAL.